

père comme il sortait de la chambre ; si je n'épouse pas mon soldat, je veux mourir fille.

— Que l'amour t'exauce, cousine, dit Adolphe de Hesse en sortant de dessous les longs rideaux de lampas frangés d'or où il s'était furtivement glissé depuis un quart d'heure ; il est doux de faire l'espion pour entendre un avocat tel que toi, mon amour, plaider une cause si désespérée que la mienne !

— Désespérée ?... comment ? la bataille est à demi gagnée.— La colère de mon père est une pluie sur l'herbe : un rayon de soleil l'évapore ; ne le connais-tu pas, Adolphe ? Je t'en prie, ne soupire pas, ne croise pas ainsi tes bras, ne regarde pas le ciel avec cet air solennel ; je ne veux pas gémir, moi : je veux du bonheur, de la joie, un bal : eh bien ! l'amour accordera l'orchestre, et nous danserons gaiement au bal de notre mariage.

L'espérance t'abuse, Christine ; je connais ton père mieux que toi. Ah ! ma bien-aimée ! poursuivit-il en examinant sa beauté avec effroi, tu n'auras pas le courage de refuser le jouet magnifique qu'il veut t'offrir en échange du cœur ardent et dévoué de ton cousin.

Christine à son tour le regarda entre les deux yeux, et les siens se remplirent de larmes ; mais comme elle ne pouvait s'arrêter longtemps à une idée triste, elle essaya un peu de colère.

— Vous ne me croyez pas destinée à augmenter la liste des amantes fidèles, à ce que je vois, et cela en dépit même de la dernière preuve que vous venez de surprendre, de ma bonne foi, espion !

— Sèche cette larme, Christine ! je ne suis pas assez stoïque pour braver une telle éloquence.

— Pourquoi me fais-tu pleurer ! dit Christine en souriant déjà ; était-ce donc pour le plaisir enfantin de sécher mes larmes ?... où bien étais-tu en effet jaloux de quelque rival imaginaire ? que sais-je ? de cet antidote aux émotions tendres du cœur ? du comte Ericson, peut-être ?

— Ericson te déplaît, je n'en suis pas en peine ; il n'est guère d'ailleurs plus riche que moi, je pense ; mais, Christine !..

— Eh bien ! Adolphe, pourquoi soupirez-tu encore ?

— Ton père t'amènera ce soir un nouvel amant, et moi je serai oublié.

— Tu le mérites pour oser le prévoir, pour m'offenser de tes soupçons ! Mais tu es mon cousin, et je te pardonne cette fois encore, dit-elle en passant sa tête souple et caressante sous les deux mains d'Adolphe qu'elle tenait dans les siennes.

— Tu m'aimes donc bien réellement, Christine ?

— Je ne te l'ai dit que cent fois, ingrat ! Tu dois être étourdi de la répétition d'un mot si court.

— Il est si nouveau pour moi, grand Dieu !

— Eh bien ! nous nous aimons, voilà qui est sûr ; mais comme mon père ne veut pas donner son consentement à notre union, il faut l'attendre.

— Et s'il ne veut jamais ?

— Jamais ! est-ce qu'on craint cela ?

— Christine, je le crains.

— Oh bien ! alors, il faudra toujours rester ainsi ; le bonheur ne s'augmente point d'un acte de désobéissance.

— Je le pense de même... et tu es donc bien heureuse, toi ?

— Quelle demande ! je te vois tous les jours ; est-ce qu'il nous manque quelque chose ?

Adolphe la regarda, rêveur, sans lui répondre d'abord, puis il dit avec un soupir :

— Je te trouve bien prudente.

— Je ne veux pas briser un cœur de père.

— Non, mais le mien !

— Adolphe, si je ne suis pas ta femme avec le consentement de mon père, je n'en épouserai jamais un autre ; mais voilà tout, tout ce que je peux te promettre.

Le jeune soldat se rembrunit, marcha vivement à travers la chambre, s'arrêtant à chaque tour pour contempler ce doux tyran qui le tenait si insoucieusement dans ses chaînes. Christine essayait de se maintenir grave ; mais deux fossettes mignonnes qui donnaient tant de charme à sa bouche étaient près de reparaitre sur la plus légère provocation à ce rire du cœur qui le faisait battre avec tant d'égalité. Celui d'Adolphe ne palpitait pas sur ce mode riant ; c'était un amant tout entier, dont l'imagination jalouse et pénétrante ne considérait plus Christine que, comme un trésor gardé par deux monstres propres à tuer toutes les espérances : l'ambition et l'avarice.

Tandis qu'ignorante des desseins de son père, confiante dans l'amour de son bien-aimé parent, la fille candide d'un vieux courtisan ne voyait pas un nuage sur l'avenir ; elle était au contraire singulièrement égayée par les bouderies de son amant, dont les yeux lançaient des flammes, sans qu'il osât se plaindre davantage. Ce dernier, hors de lui-même, trop jeune encore pour maîtriser la torture des réflexions qui l'étouffaient, tremblant d'en effrayer l'innocence de Christine, se dédommagea de ne pouvoir exciter sa compassion en se déchirant lui-même. J'ai été bien fou ! s'écria-t-il ; oh ! je mériterais... tout ce qui m'arrivera. De par le ciel ! avoir souffert qu'une passion absurde me trompât ! Allons, il faut en finir : je ne paierai point la dette que je dois à ton père en lui dérochant son unique enfant : adieu, Christine ! je vais joindre mon régiment ; je compte sur la pitié d'une bonne bataille ; au moins tu penseras avec un peu de tristesse à ton ami perdu. Sa voix s'altéra, Christine poussa un cri, et ses larmes jaillirent avec abondance, car Adolphe était à ses pieds qui lui demandait pardon et qui pardonnait. Sa belliqueuse résolution s'y fonda comme le plomb dans la flamme, et les jeunes amans ne se quittèrent que plus passionnément épris l'un de l'autre.

S'il est vrai qu'Adolphe fût trop prompt à désespérer du succès de son amour, Christine était aussi trop lente à croire que nulle opposition n'entraverait sérieusement ses désirs. Son pouvoir était grand sur son père, mais il n'était pas sans bornes ; bien qu'elle régnât en reine absolue dans leur intime gouvernement, où son goût, ses inclinations et ses caprices était consultés en toutes choses, son pouvoir ne s'étendait pas plus loin. C'est celui que tout homme puissant, absorbé par de hautes poursuites, daigne accorder à une femme. Tout sujet de politique était donc resté pour Christine un véritable fruit défendu. Le diplomate ne supportait nulle voix féminine aux affaires d'état. Depuis peu cependant il avait révélé beaucoup de nouvelles de la cour à sa fille, et toujours il s'en allait louant le jeune monarque dont il se flattait d'être le seul favori, recueillant jour par jour de somptueuses marques de sa partialité. Il est donc facile de s'expliquer comment ce prince guerrier, dont les précoces conquêtes avaient rempli l'Europe d'étonnement et d'admiration, s'était fait, par un jour de curiosité toute neuve en lui, introduire secrètement auprès de la belle Christine, et par quelle influence, en dépit de son antipathie avouée pour le sexe qui ne se bat point, il était alors au nombre des admirateurs cachés d'une jeune fille solitaire et charmante.

Ce premier succès avait puissamment exalté les ambitieuses